

Errance hivernale
L'Amour au temps de la guerre civile

Maxime Labrecque

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73399ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2015). Review of [Errance hivernale / *L'Amour au temps de la guerre civile*]. *Séquences*, (294), 25–25.

L'Amour au temps de la guerre civile

Errance hivernale

Avec son plus récent film, Rodrigue Jean revisite des thématiques familières en plongeant dans l'intimité de ceux qu'on prétend ne pas voir, ces travailleurs de la nuit à usage unique. Portrait grinçant, réaliste et cru de ceux qui, pour s'évader, vivent à grands coups de petites doses.

MAXIME LABRECQUE

C'est avec l'excellent documentaire *Hommes à louer* (2008) que le réalisateur Rodrigue Jean avait d'abord montré aux spectateurs un pan sombre et méconnu de Montréal, grâce aux témoignages de certains travailleurs du sexe. Cet exercice intime et touchant était le reflet d'un partage d'expériences que le cinéaste effectue depuis une vingtaine d'années avec les gens de ce milieu, qu'il a progressivement appris à connaître. Avec *L'Amour au temps de la guerre civile*, le réalisateur propose de revisiter ce milieu par le truchement de la fiction qui, par moments, revêt une allure proche du documentaire. Le traitement très réaliste et le jeu sobre des comédiens contribuent à appuyer cette impression, car aucun vernis n'est appliqué sur l'image et aucune musique ne vient envelopper les séquences. La séquence d'ouverture donne déjà le ton : deux jeunes hommes fument du crack, se déshabillent dans une chambre crasseuse et ont un bref épisode sexuel. Le cycle recommence tout au long du film, à quelques variations près. La répétition, la spirale descendante, voilà le chemin qu'emprunte le film. Les scènes se succèdent à un rythme régulier et aliénant, symbole de la déchéance des protagonistes. Alexandre Landry, notamment, livre une performance juste et marquante. Le spectateur avide d'histoires palpitantes véhiculées par une trame narrative enlevante n'y trouvera cependant pas son compte. En fait, c'est la totale absence d'intrigue et de progression narrative qui frappe. Privés d'un récit traditionnel selon les règles de l'art, les personnages n'ont plus qu'une seule option : l'errance. Voilà ce que le réalisateur parvient à capter avec justesse.

La caméra, pratiquement toujours en mouvement, scrute les visages des personnages à la recherche d'une révélation, d'une prise de conscience ou d'une épiphanie qui ne vient pas. Le cadrage très serré, semblable à celui de *La Vie d'Adèle*, n'a ici pas du tout le même effet. Dans le film de Kechiche, on pouvait voir les traces d'une sensualité naissante et d'une sexualité ardente; chez Jean, le même procédé, paradoxalement, banalise l'acte sexuel et force le spectateur à voir une réalité sociale loin d'être reluisante. Les rares plans fixes du film sont généralement accompagnés d'un silence ambiant. Ce sont des moments de solitude et de quiétude inhabituels où Alex peut respirer, l'espace d'un instant. Il est par ailleurs fascinant de voir à quel point les protagonistes sont souvent filmés de dos, la plupart du temps marchant dans la ville, en hiver. Peut-on y voir une certaine pudeur, un éphémère désir d'anonymat au sein des nombreuses scènes explicites? Loin de provoquer une



Des moments de solitude et de quiétude inhabituels

distance, ce procédé vient au contraire camper le spectateur dans le rôle d'un maraudeur qui suit, épie et guette les protagonistes, tout en ayant le loisir de voir sans être vu.

Une sorte de perversité malsaine, en quelque sorte. Ainsi, le jeu de dos, particulièrement marquant dans ce film, amène le spectateur à suivre ces travailleurs du sexe, tel d'avidés clients objectivant le corps de leur victime. Mais lorsqu'il est confronté à cette sexualité montrée à froid et rendue possible grâce à l'abus de substances, il ne peut plus détourner le regard. Et c'est là que le message du film frappe. Le même cycle se répète jusqu'à une finale inévitable qui pourrait faire sortir le protagoniste de son interminable errance, mais qui montre plutôt à quel point celui-ci est déconnecté du monde, et de ses enjeux politiques et sociaux. Cela dit, il y a tout de même une résonance. Alors qu'on crie fort pour défendre le droit à l'éducation, un autre combat se livre en filigrane, intrinsèquement lié au premier. Rodrigue Jean ne pose pas de jugement et se libère de l'artifice du récit pour montrer, sans aucun filtre, une réalité avec laquelle il est familier. Ce faisant, il parvient à exposer le poids de la quotidienneté avec son lot de dépendances. Les amitiés sont fragiles et les amours impossibles, dans un monde où le *chacun pour soi* demeure la règle d'or. Fascinant reflet d'une société où, sous un gouvernement entrepreneurial, tout devient marchandise. ► **Cote** : ★★★½

■ **Origine** : Canada [Québec] – **Année** : 2014 – **Durée** : 2 h – **Réal.** : Rodrigue Jean – **Scén.** : Ron Ladd – **Images** : Mathieu Laverdière, Étienne Roussy – **Mont.** : Mathieu Bouchard-Malo – **Son** : Sylvain Bellemare – **Cost.** : Caroline Poirier – **Int.** : Jean-Simon Leduc (Bruno), Alexandre Landry (Alex), Ana Christina Alva (Velma), Catherine-Audrey Lachapelle (Jeanne), Éric Robidoux (Éric), Simon Lefebvre (Simon) – **Prod.** : Cédric Boudreau, Rodrigue Jean – **Dist.** / **Contact** : Les Films du 3 Mars.